



DISTRIBUTION

L'Atelier Distribution
4 Av du Général Leclerc
92100 Boulogne-Billancourt
01 84 29 60 60

RELATIONS PRESSE

Thierry Videau
tvideau.presse@gmail.com

NOUVELLE RESTAURATION 4K

bruce
willis

madeleine
stowe

brad
pitt



un film de terry gilliam

L'ARMÉE DES 12 SINGES

USC et UNIVERSAL PICTURES présentent une production ATLAS ENTERTAINMENT UN FILM DE TERRY GILLIAM AVEC BRUCE WILLIS MADELEINE STOWE BRAD PITT "12 MONKEYS" CHRISTOPHER PLUMMER
MUSIQUE COMPOSÉE ET DIRIGÉE PAR PAUL BUCKMASTER COSTUMES JULIE WEISS CO-PRODUCTEUR LLOYD PHILLIPS MONTAGE MICK AUDSLEY DÉCORIS JEFFREY BEECROFT DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAFIE ROGER PRATT B.S.C.
PRODUCTEURS EXÉCUTIFS ROBERT CAVALLO GARY LEVINSON ROBERT KOSBERG INSPIRÉ PAR LE FILM "LA JETÉE" ÉCRIT PAR CHRIS MARKER
SCÉNARIO DAVID PEOPLES & JANET PEOPLES PRODUIT PAR CHARLES ROVEN RÉALISÉ PAR TERRY GILLIAM UN FILM UNIVERSAL

© 1995 Universal Studios. Tous droits réservés

MAD MOVIES

SDI

L'adrc

UNIVERSAL

UNIVERSAL PICTURES

USC

Sofilm

REPRISE

Un homme vient du futur pour alerter sur l'imminence d'une pandémie. Une dystopie... de 1985.

Autant l'avouer, **L'ARMÉE DES 12 SINGES** a pris de petites rides à certains endroits. La séquence du trauma originel, où Madeleine Stowe et Bruce Willis courent au ralenti dans l'aéroport, revient trop souvent. On aurait aussi apprécié que Brad Pitt en fasse un peu moins, dans son rôle d'illuminé factieux. Ces bémols mis à part, ce film de science-fiction, très lointainement inspiré de *La Jetée* de Chris Marker, reste un trip délirant, fondé sur un voyage dans le temps, avec allers-retours vertigineux.

En l'an 2035, après l'anéantissement de 99% de la population mondiale en raison d'une mystérieuse épidémie, une société fascistoïde de survivants s'est créée. Réfugiée sous terre,

à la fois technologique et moyen-âgeuse, elle se compose pour une large part de prisonniers, qui croupissent dans des cellules grillagées. Afin de découvrir l'origine de la catastrophe et d'évaluer si un retour de l'espèce humaine à l'air libre est possible, des savants propulsent un cobaye shumain (Bruce Willis, sobre, impeccable) dans le passé. Pris pour un fou, traqué dans le Philadelphie de 1996, il vit un cauchemar perpétuel. Dix ans après *Brazil*, **TERRY GILLIAM** gommait son esprit *british* et mettait du Kafka dans le thriller américain. Baroque et effrénée, la dystopie brouille à souhait les frontières entre passé, futur, présent. Ce chaos fécond nous parle d'autant plus aujourd'hui, après la pandémie. C'est enfin une belle histoire d'amour cruel entre le faux malade mental et sa psychiatre – Madeleine Stowe, actrice magnétique et fiévreuse.

— *Jacques Morice*

| En salles.

L'Armée des douze singes - À voir

Drame de science-fiction de Terry Gilliam, 2h10

Presque trente ans après sa sortie, *L'Armée des douze singes* retrouve le chemin des salles dans une version restaurée. Une excellente nouvelle. C'est le meilleur film de Terry Gilliam. Sans doute parce que c'est celui qui ressemble le moins à un film de Terry Gilliam, malgré quelques scories (l'esthétique steampunk du futur à la Brazil, l'utilisation de grands angles). Le mérite revient d'abord au couple de scénaristes Janet et David Peoples, déjà auteur du Blade Runner de Ridley Scott. À partir du court-métrage de Chris Marker, La Jetée, ils imaginent la Terre en 2035 vidée de ses habitants par un mystérieux virus. Seuls les animaux déambulent à l'air libre dans les villes – Baltimore et Philadelphie servent de décor à ce monde délabré. Les survivants végètent au sous-sol. Cole (Bruce Willis, crâne rasé et air hébété), un prisonnier, est envoyé en 1996 pour alerter l'humanité et remonter à la source du virus. On le prend pour un fou mais, avec l'aide de sa psychiatre (Madeleine Stowe), il suit la piste de l'Armée des douze singes, organisation suspectée d'être à l'origine de la pandémie - Brad Pitt, amusant en fils à papa frappadingue, joue le leader de cette bande d'anti-spécistes. Entre voyage dans le temps, romance et angoisse écologique, *L'Armée des douze singes* n'a pas attendu le Covid-19 pour être digne d'intérêt. Mais on le revoit aujourd'hui moins comme une œuvre de science-fiction que comme un film visionnaire. **E.S.**

Ils étaient à l'apogée de leurs carrières. [Terry Gilliam](#) avait signé *Brazil*, *Fisher King* et *Les Aventures du Baron Munchhausen* et [Bruce Willis](#) avait triomphé dans *Piège de Cristal* et *Pulp Fiction*. Leur rencontre a fait des étincelles pour *L'Armée des 12 singes*, brillant film de science-fiction qui ressort en salle dans une copie restaurée avant d'être disponible en DVD Blu-Ray le 5 décembre prochain.

« J'ai tout de suite imaginé Bruce Willis dans le rôle du héros, détenu envoyé dans le passé pour tenter de prévenir une épidémie mortelle, explique Terry Gilliam à *20 Minutes* au dernier [Festival de Strasbourg](#). J'avais été frappé par son potentiel pour l'émotion dans une scène de *Piège de cristal* où il parle à sa femme au téléphone. Venu me rendre visite sur le tournage de *Fisher King*, il m'avait envie confié son envie de se démarquer de son image de gros dur. »

Brad Pitt et le préservatif géant

Aidé par une psychiatre compréhensive jouée par [Madeleine Stowe](#), le héros, homme paumé, traverse diverses époques en tentant d'accomplir sa mission. « Bruce se laissait totalement submerger par son rôle, se souvient Terry Gilliam. Il s'est mis à nu dans tous les sens du terme. Notamment lorsqu'il a accepté de revêtir une combinaison transparente que nous avons surnommée le « préservatif géant » pour le taquiner. »

L'acteur a rarement été aussi touchant que dans ce film. « Il était très concentré et ne se mêlait pas à l'équipe jusqu'au jour où [Brad Pitt](#) est arrivé sur le tournage », s'amuse Terry Gilliam.

Le jeune acteur venait d'accéder subitement au statut de superstar grâce à *Légendes d'automne* d'Edward Zwick. « Il est devenu le favori du plateau en un rien de temps, ce qui a poussé Bruce à rivaliser de drôlerie en dehors des prises. Ils formaient une sacrée équipe sur le plateau. » Leur duo est aussi remarquable à l'écran quand Brad Pitt, dans la peau d'un héritier instable aux crises de folie spectaculaires, tient tête à son partenaire lui volant régulièrement la vedette.

Bruce Willis alors en pleine forme

« Tourner avec les deux plus grandes des stars du moment demandait un surcroît d'organisation, déclare le réalisateur. Cela en valait la peine et il était touchant de constater à quel point Bruce pouvait se montrer protecteur à l'égard de Brad pour le mettre en garde contre les aléas de la célébrité. » La [maladie actuelle de Bruce Willis](#) rend encore plus émouvant de le revoir en pleine forme pour sa prestation à fleur de peau dans *L'Armée des 12 singes*, chef-d'œuvre indémodable.



« Personne ne voulait faire L'Armée des 12 singes! »

Film de voyage dans le temps au casting de stars, L'Armée des 12 singes a offert à Terry Gilliam en 1995 le plus grand succès de sa carrière. Retour 28 ans en arrière, alors que le film ressort cet automne en version restaurée 4K, en salles et en DVD

Bluray. PAR PIERRE CHARPILLOZ AU FESTIVAL LUMIÈRE (LYON)

Vous avez l'impression d'être le même Terry Gilliam qu'en 1995 ?

Non, je ne sais plus qui est ce type! Quand je regarde mes films, je me demande qui les a réalisés.

Pourquoi ?

Parce que je vieillis et que je suis fatigué. J'ai eu tellement de grands combats et de batailles pour mes films. À un certain moment, vous perdez l'énergie.

Il y a eu beaucoup de combats pour ce film ?

Oh, non, là, il n'y a pas eu de bagarre du tout. La seule dispute que j'ai eue, c'est avec le producteur parce que j'avais décidé que le film devait se terminer à l'aéroport à la fin, quand le type qui a libéré le virus rencontre la scientifique du futur. Mais le producteur n'était pas d'accord, il voulait qu'on termine sur le visage du garçon. J'ai donc mis au point un plan qui serait trop coûteux à réaliser. J'ai demandé une grue pour descendre jusqu'au visage du garçon. J'étais sûr qu'il allait dire non, que ce serait trop cher. Mais il a dit oui. Et il a eu raison. C'était la bonne fin.

Et avec Universal, tout s'est bien passé ?

Oui. Tant que Brad Pitt, Bruce Willis et Madeleine Stowe étaient d'accord avec moi sur le montage du film, le studio ne pouvait rien dire. C'est aussi simple que cela. Je m'assure toujours que mes acteurs principaux et moi-même sommes satisfaits du travail accompli. S'ils ne sont pas de mon côté, alors les studios peuvent en profiter.

« On était loin d'Hollywood, à l'autre bout de l'Amérique, tranquilles »

Vous avez tourné en décors réels...

Oui, à Philadelphie et Baltimore. À Philadelphie, on a même utilisé les marches de Rocky! Pour les intérieurs, on a utilisé des centrales électriques désaffectées et fermées. On était loin d'Hollywood, à l'autre bout de l'Amérique, tranquilles.

Pourquoi le film ne se passe pas à New York ou Los Angeles, comme la plupart des films de science-fiction ?

Parce que c'est beaucoup moins cher!

Je ne me souviens plus de notre budget – c'était peut-être 24 millions de dollars. Avec ce casting, c'est rien. À Philadelphie et à Baltimore, il y avait toute cette vieille architecture qui était importante pour moi, mais pour une fraction du prix de New York ou de Chicago. Ces deux villes étaient riches jusqu'à l'après-guerre, puis toute l'industrie s'est déplacée vers l'ouest et les a laissées à l'abandon. Pour moi c'était parfait, c'était la décadence. Tout était en décomposition.

Quand on vous a proposé ce scénario, quelle a été votre réaction ?

Le studio essayait de tourner ce projet depuis un certain temps mais personne ne voulait le faire. Les gens ne le comprenaient tout simplement pas. Moi non plus, je n'ai pas tout compris, mais je me suis dit qu'il y avait là quelque chose d'unique. Et j'ai été libre d'y ajouter mes propres éléments. Le monde du futur n'était pas décrit dans le scénario. La chaise qui monte le long du mur par exemple, je suis assez fier de cette idée. Je suis très heureux d'avoir pu créer mon propre futur détraqué.

La direction artistique est proche de celle de Brazil. Vous étiez libre de faire ce que vous vouliez ?

Je fais toujours tout ce que je veux! J'ai été très inspiré par un livre d'un photographe tchèque qui s'appelle Joseph Sudek. Il y

avait là quelque chose de très mélancolique. J'avais envie que l'univers de *L'Armée des 12 singes* évoque cette mélancolie.

Et pourquoi ce tango argentin à l'accordéon comme leitmotiv musical du film ?

C'était un ami, Ray Cooper, qui est percussionniste pour Elton John, qui m'a suggéré de mettre du tango dans le film. Il avait un compositeur précis en tête, alors je suis allé dans un magasin de disques mais je n'ai pas pu trouver l'artiste en question. J'ai donc écouté des morceaux de tango au hasard, et c'est comme ça que je suis tombé sur la *Suite Punta del Este* d'Astor Piazzolla.

Le film a été un tournant dans votre carrière ?

C'est probablement mon plus gros succès financier. C'était le bon moment : Bruce était une énorme star, Brad venait de devenir une star. Et ils l'ont sorti à la période de Noël à New York, alors que tous les autres grands films sortaient juste avant Noël. Ils sont tous entrés en collision quelques jours avant Noël, se sont anéantis les uns les autres. Alors, on a eu un boulevard.

« Quand Je regarde mes films, Je me demande qui les a réalisés »

L'écologisme radical, la peur des virus, les théories du complot... Le film a une certaine résonance aujourd'hui...

L'Armée des 12 singes devait parler de l'Amérique de 1995, mais il reste très actuel. Vous savez, un film comme *La Vie de Brian* est aussi totalement d'actualité. On n'arrête pas de dire : « Oh, vous ne pourriez jamais faire un film comme ça maintenant ». Je pense le contraire, c'est un film qui résonne complètement avec aujourd'hui. Je suis toujours surpris que mes films aient une si longue durée de vie. Dans les premières projections de *Brazil*, tout le monde sortait pendant le film. Maintenant, les gens restent assis!

Il y a une scène dont vous êtes particulièrement fier dans *L'Armée des 12 singes* ?

Oui : la première fois que Bruce est dans la voiture, il sort sa tête par la fenêtre pour respirer l'air pur, et *What a Wonderful World*

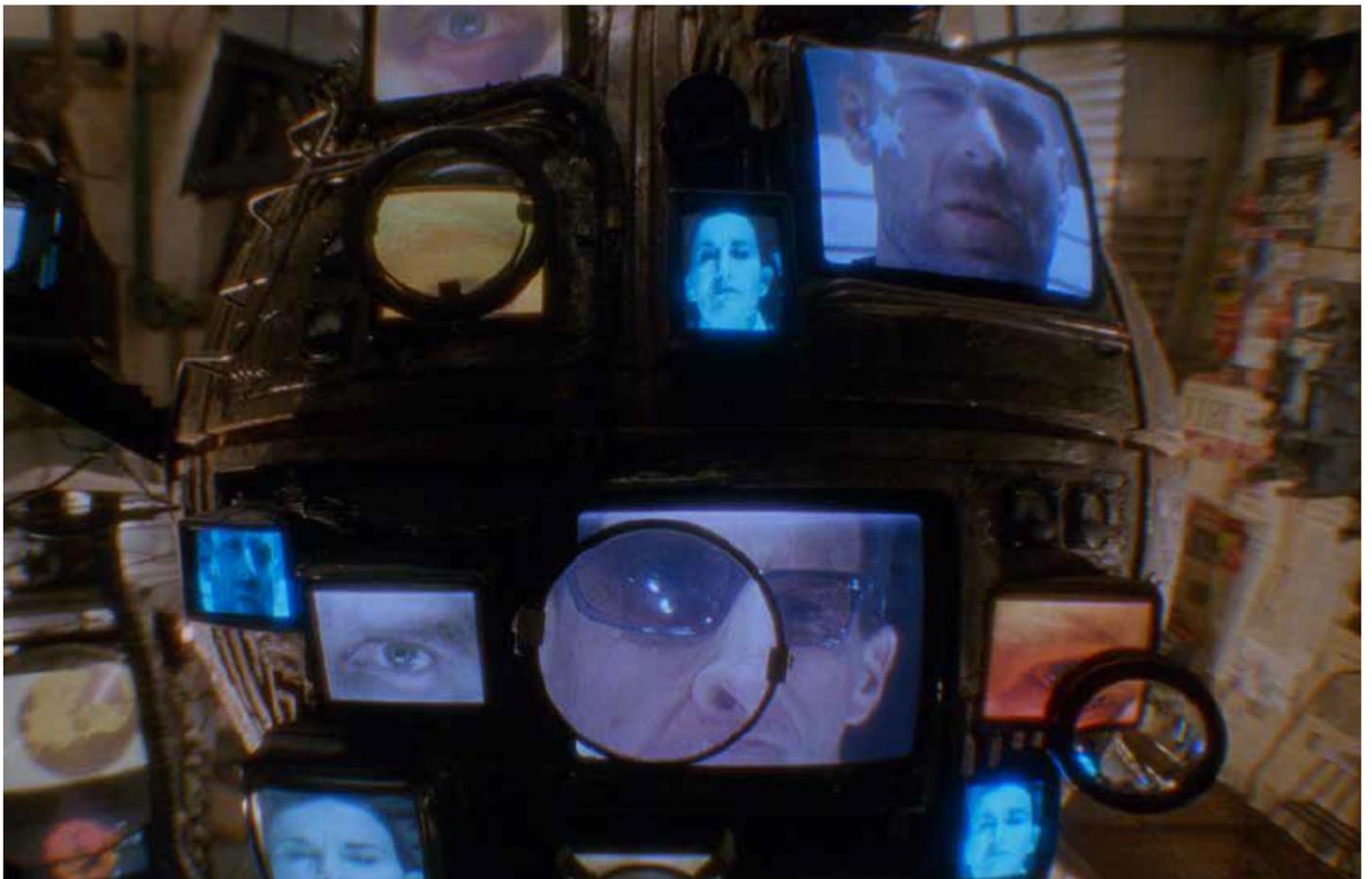
joue en arrière-plan. Il y a quelque chose de si doux là-dedans. Et Bruce est brillant dans cette scène. C'était génial de le voir aussi introverti, à l'opposé du John McClane de *Die Hard*. Et Brad, pareil. Avant ça, il avait toujours joué des rôles très intériorisés. C'est pour ça que je pense que le film est bon, car il montre l'étendue de la palette de ces deux acteurs. Et Madeleine tient tout le film ensemble.

Le film est inspiré de *La Jetée*, de Chris Marker. Mais vous ne l'aviez pas vu avant ?

Je l'ai découvert à Paris, lors de l'avant-première du film, car il était projeté juste avant. Je n'en avais vu que des photos et je ne voulais pas le voir, parce que je savais que *L'Armée des 12 singes* serait un film très différent.

Chris Marker l'a vu ?

Je ne sais pas ! Il ne m'en a jamais parlé. Je l'ai rencontré une fois, tout près du cercle polaire, lors d'un festival de films en Finlande. On a pris un petit déjeuner ensemble et on est restés un peu en contact. C'était un artiste impressionnant. Et ses films sont extraordinaires. •



TERRY GILLIAM

RÉALISATEUR & SCÉNARISTE

APRÈS LA BATAILLE

À l'occasion de la ressortie de **L'Armée des 12 singes** restauré en 4K en salles et en combo Blu-ray/UHD chez L'Atelier d'images, nous avons pu nous entretenir avec son réalisateur. Toujours aussi jovial et bavard, il revient sur l'aventure du film et sur le reste de sa carrière avec la franchise politiquement incorrecte qu'on lui connaît.

Propos recueillis et traduits par Cédric Delelée. Merci à Thierry Videau et Hugues Peysson.

Comment diable avez-vous réussi à convaincre Universal de vous donner le final cut sur L'Armée des 12 singes ?

En réalité, ce sont eux qui ont dû me convaincre de faire le film ! Ils avaient dépensé un million de dollars pour le scénario, donc ils avaient absolument besoin d'un retour sur investissement. Si j'ai reçu le script, c'est probablement parce qu'il avait été envoyé à d'autres réalisateurs qui se sont dit « *Mais qu'est-ce que c'est ce truc ?* » et qui ont refusé. Il se trouve que moi, j'ai aimé. Et puis, j'ai eu Bruce !

Le studio n'a exercé aucune pression pour avoir un droit de regard, ne serait-ce que sur le montage ?

Non, on m'a foutu une paix royale. Ils étaient trop contents d'avoir trouvé quelqu'un, en fait. Il faut savoir qu'ils étaient vraiment désespérés, car tous ceux à qui ils avaient proposé le script le trouvaient trop compliqué. Je crois me souvenir que David et Janet Peoples l'avaient écrit environ un an avant que j'arrive sur le projet. Une fois que Bruce Willis et Brad Pitt ont été engagés, on m'a laissé faire exactement ce que je voulais.

Bruce Willis était réputé être un acteur difficile à gérer à l'époque. Comment avez-vous fait pour vous le mettre dans la poche ?

La première fois qu'on s'est rencontrés, je lui ai dit : « *Bruce, je ne veux pas travailler avec la star Bruce Willis. Ce que je veux, c'est travailler avec l'acteur Bruce Willis.* »

Je ne veux pas que tu amènes ton entourage avec toi, je veux que tu viennes tout nu, en quelque sorte. » Et c'était plié. Il voulait vraiment faire le film, parce qu'il n'avait jamais tenu ce genre de rôle avant. Pour lui, c'était l'occasion de prouver qu'il pouvait être un véritable acteur, pas seulement une star de films d'action. En fait, on s'était déjà croisés un an plus tôt sur le plateau de **Fisher King**. Il était venu nous saluer, et je lui avais dit : « *Dans Piège de cristal, il y a une scène qui m'a vraiment frappé, c'est celle où tu as des morceaux de verre enfoncés dans le pied : tu parles à ta femme au téléphone et là, tu te mets à pleurer.* » Venant d'un tel personnage, d'un grand gaillard comme John McClane, ça m'avait vraiment cueilli. Et là, Bruce me répond que l'idée était de lui, que le fait qu'il se mette à pleurer n'était pas dans le script. Cette histoire m'est restée dans la tête. Je me suis dit que Bruce Willis était bien plus que John McClane, que c'était un type intéressant.

Il n'y a pas eu de guerre d'égo entre lui et Brad Pitt ?

Non, car à l'époque Brad n'était pas encore une star, c'était juste une étoile montante. Je pouvais me promener dehors avec lui, personne ne venait lui parler. Il est venu me voir à Londres, car il tenait vraiment à être dans le film. On s'est tout de suite très bien entendus et je lui ai demandé quel rôle il aimerait jouer. Et bien sûr, il m'a répondu : « *James Cole !* » « *Trop tard !* » je lui ai dit, « *je l'ai déjà donné à Bruce Willis ! Mais écoute, tu devrais jouer celui de Jeffrey Goines, car dans ce cas,*

82 RENCONTRE TERRY GILLIAM

Bruce et toi jouerez tous les deux des rôles totalement opposés à ceux que vous tenez d'habitude. » Brad avait jusque-là toujours joué le gars cool, décontracté, et là, il devait se transformer en vrai moulin à paroles ! L'idée lui a plu et bien entendu, le studio était surexcité d'avoir deux têtes d'affiche sur le projet. Moi, par contre, j'ai commencé à me demander si je n'avais pas fait une erreur en engageant Brad, car je l'avais mis entre les mains du coach vocal qui avait travaillé avec Jeff Bridges sur *Fisher King* pour lui apprendre à parler très vite et celui-ci est venu me voir pour me dire : « *Le gamin n'y arrive pas.* » Mais Brad a bossé très dur et il y est arrivé. Il nous a tous surpris. Le truc, c'est que *Légendes d'automne* est sorti au moment où nous avons commencé à tourner et ça a fait de lui une superstar. D'un seul coup, plein de filles ont débarqué, prêtes à se suicider pour lui, de sorte qu'on a été obligés de recruter un service de sécurité supplémentaire pour pouvoir travailler tranquillement. En dehors de ça, tout s'est merveilleusement bien passé.

Vous n'avez pas eu besoin de couper des scènes au montage ?

Non, on a gardé tout ce qu'il y avait dans le script, car il était vraiment très bon. La seule petite chose que j'ai changée après la projection test, c'est dans une scène avec Bruce Willis et Madeleine Stowe. Le public n'a pas bien réagi à la musique ; elle était trop romantique par rapport à ce qui se passe sur l'écran et donc on a corrigé le tir en la rendant plus ambiguë pour qu'elle reflète mieux l'évolution de la relation entre leurs personnages. On était trop tôt dans le récit pour qu'elle soit romantique.

À propos de la musique du film, vous aviez travaillé avec George Fenton sur *Fisher King*, mais avant cela Michael Kamen était votre compositeur attitré. Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir Paul Buckmaster plutôt que lui ?

Nous avons été présentés, on s'est bien entendus et puis, j'aime bien rencontrer des gens, travailler avec de nouvelles personnes. D'ailleurs, j'ai collaboré avec d'autres musiciens que lui, par la suite. Rien n'est jamais figé. Ce qui s'est passé, c'est que j'ai découvert le morceau d'Astor Piazzolla presque par accident chez un disquaire, en cherchant un morceau de tango – car j'adore le tango. On m'avait recommandé un autre musicien, mais j'ai craqué pour Piazzolla, que je ne connaissais pas du tout. J'ai amené le morceau à Paul et je lui ai demandé de travailler à partir de là, un peu comme je l'avais fait pour la chanson d'Ary Barroso dans *Brazil* avec Michael Kamen. Michael, je l'avais rencontré par l'intermédiaire de mon ami Ray Cooper, qui à l'époque était le percussionniste d'Elton John. Michael avait fait la musique de *Venin*, et je me souviens très bien que Ray me l'a fait écouter dans sa voiture alors que nous allions voir George Harrison. J'ai trouvé ça très bon, il m'a présenté Michael, et voilà ! D'ailleurs, c'est aussi Ray Cooper qui m'a présenté Paul Buckmaster.

« Ce qui est formidable, avec le script de **L'Armée des 12 singes**, c'est qu'on y croit ! Ça a l'air rationnel alors que ça ne l'est pas du tout. »

Récemment, John Carpenter a déclaré qu'il était le seul à savoir qui est contaminé par la Chose à la fin de *The Thing* entre Kurt Russell et Keith David. Selon vous, ce qui arrive à James Cole dans *L'Armée des 12 singes*, est-ce la réalité ou le fruit de son délire ? Parce qu'il y a plusieurs indices qui vont dans un sens ou dans l'autre...

Je n'en sais rien ! C'est volontaire si la fin est ambiguë, mais en fait, peu importe. Ce que j'aime dans le script, c'est que si on y regarde de plus près, il n'a aucun sens. Ça ne l'empêche pas d'être brillant, mais par exemple la scène où Bruce Willis disparaît de sa cellule comme par enchantement, c'est n'importe quoi ! Comment est-ce que la machine aurait pu le ramener à son époque alors qu'il est enfermé dans un asile ? Mais on s'en fout, parce que ça fonctionne.

Un peu comme cette idée qu'il suffit de passer un coup de fil et de laisser un message sur un répondeur pour se connecter avec le futur.

Mais oui, c'est ça qui est formidable avec ce script : on y croit ! Ça a l'air rationnel alors que ça ne l'est pas du tout. J'ai revu quinze minutes du film lorsqu'il a été projeté au Festival Lumière à Lyon. Je ne l'avais pas revu depuis vingt-huit ans, car je ne revois jamais mes films. Mais comme il était présenté, j'ai décidé de m'asseoir quelques minutes dans la salle pour voir ce que ça donnait sur un grand écran, avec un bon son et tout le reste. Et pour la première fois, j'ai vécu le film en tant que spectateur et pas comme celui qui l'avait fait. Ce soir, je vais le revoir en entier. Je ne me souvenais pas de ce qu'on avait fait avec le mixage et je me le suis pris en pleine poire ; c'est très calme et d'un seul coup le son explose et ça m'a cloué à mon fauteuil ! J'avais complètement oublié cet aspect et je me suis souvenu qu'on s'était inspirés de *L'Exorciste* pour ces explosions sonores. Le public ne s'attend pas du tout à ce que ce soit aussi fort. J'ai été bluffé par ces quinze minutes. Il n'y a rien de mauvais, tout est bon, à commencer par le jeu des acteurs. C'est pour ça que je veux le revoir en entier : je crois que c'est la première fois que j'ai été impressionné par mon propre travail !

Ci-contre : Terry Gilliam, sa star Bruce Willis et son étoile montante Brad Pitt sur le tournage de *L'Armée des 12 singes*.

Vous devriez aussi faire une exception pour Les Aventures du baron de Münchhausen. Je l'ai revu il y a quelques mois pour la première fois depuis sa sortie. J'avais déjà aimé le film à l'époque, mais là, j'ai carrément pris une claque.

Je suis d'accord avec vous, parce que je l'ai revu récemment lorsque nous l'avons restauré en 4K et je me suis dit : « *Mais c'est vachement bien !* » La sortie du film a été sabotée par le studio, mais j'en ai toujours été fier, et en le revoyant je n'arrivais pas à y croire tellement c'est réussi. À mon avis, c'est une des meilleures choses que j'aie jamais faites.

Pensez-vous qu'il serait possible de produire un film comme L'Armée des 12 singes dans le contexte actuel ?

Pour ça, il faudrait qu'il y ait une scène lesbienne, un couple d'hommes gay, beaucoup de Noirs... (rires) Aujourd'hui, tout est fait en pressant des boutons, c'est comme sur un menu dans un resto chinois. « *Je prendrai ce truc-là, puis deux trucs comme ça...* » Le cinéma actuel ne m'intéresse pas. Il est tellement... ennuyeux ! On a l'impression que tout ce qui compte, c'est de jouer la sécurité. Tout le monde doit être impliqué, tout le monde doit être représenté. Hier soir, j'en parlais avec Helen Mirren, mais j'en ai aussi parlé avec pas mal d'autres femmes qui me disent : « *Maintenant, les gens peuvent voir des gens qui*

leur ressemblent sur l'écran, alors qu'avant, ils en étaient exclus. Que ce soit les Noirs, les Asiatiques, les femmes, ou d'autres minorités, ils n'étaient pas représentés à l'écran et donc ils se sentaient marginalisés. » Je leur réponds : « *C'est des conneries. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui me ressemblait au cinéma. Je voyais Clint Eastwood, je voyais Henry Fonda. Le but, ce n'est pas de se voir soi-même sur l'écran, c'est de réagir à ce que vit un personnage.* »

On n'a pas besoin de ressembler à un personnage pour s'identifier à lui, et c'est même là que réside la magie du cinéma. On peut s'imaginer être James Bond, ou Wonder Woman...

Absolument, mais cette idée se heurte de nos jours à une certaine forme d'activisme qui veut que par exemple qu'un personnage transgenre ne puisse être joué que par un transgenre. C'est n'importe quoi. Bon, cela dit, c'est mieux d'avoir un acteur noir pour jouer un Noir. (rires) Mais si on suit la logique de cet argument, dans un remake du Silence des agneaux, il faudrait que Hannibal Lecter soit joué par un vrai serial killer ! C'est le métier des acteurs de jouer des personnages qui ne leur ressemblent pas. Ils font ça depuis des milliers d'années. Mais aujourd'hui, il faut être « inclusif ». Récemment, une dame a écrit un livre très intéressant où elle me citait en utilisant un adverbe qui était à mon sens complètement à côté de la plaque. Je m'explique : il y a deux ans, le nouveau



84 RENCONTRE TERRY GILLIAM

L'ARMÉE DES 12 SINGES SAVANTS MACAQUES

À partir du milieu des années 1990, une vague millénariste et désespérée a commencé à déferler sur les salles obscures. Sortant quelques semaines après *Strange Days* de Kathryn Bigelow et *Seven* de David Fincher, *L'Armée des 12 singes* représente sans doute l'apogée de ce cycle du pessimisme, et le redécouvrir vingt-cinq ans après, au lendemain d'une épidémie mondiale et alors que des conflits incontrôlables se multiplient aux quatre coins du globe, le rend encore plus tristement visionnaire. Si Terry Gilliam injecte son humour absurde et son esthétique décalée dans le projet, ses gags visuels et sa direction d'acteurs baroque ne font que renforcer la noirceur du récit. Le premier acte, cloîtré dans un hôpital psychiatrique, en témoigne : cadrés essentiellement de biais et commentées par des extraits des Marx Brothers et des Looney Tunes, les interactions entre James Cole, ses geôliers et ses compagnons schizophrènes renvoient aux cauchemars kafkaïens de *Brazil* autant qu'aux séquences les plus glaçantes de *Fisher King*. Écrit par David Webb Peoples, auteur génial de *Blade Runner*, *Impitoyable* et *Héros malgré lui*, le long-métrage détourne des moyens hollywoodiens impressionnants (voir les décors immenses et les effets visuels raffinés du splendide prologue post-apocalyptique) pour façonner un drame science-fictionnel à l'esprit indépendant et frondeur, ciblant tous les piliers de la civilisation contemporaine. Mettant en miroir ses différentes temporalités grâce à des motifs inconfortables (des seringues, des tuyaux médicaux, des écrans cathodiques ou encore des grilles souvent placées à l'avant-plan), Gilliam trouve en Madeleine Stowe, Brad Pitt et Bruce Willis des soutiens inespérés, tous semblant décidés à mettre en danger leur statut et leur aura commerciale pour prouver leur talent d'acteur. Pitt s'offre une composition hystérique

et hallucinée annonçant les expérimentations de *Fight Club*, Stowe est bouleversante en témoin malgré elle de la fin du monde, mais c'est surtout Willis qui étonne par son abandon total aux ambitions tonales de Gilliam. La séquence de l'auto-radio située exactement au milieu de l'intrigue restera l'une de ses plus belles performances.

Déjà sorti en 4K au Royaume-Uni chez Arrow, *L'Armée des 12 singes* a enfin droit à un collector UHD chez nous depuis le 7 novembre grâce à L'Atelier d'Images, qui distribue aussi le film en salles pour une ressortie le 8 novembre. Reproduisant parfaitement le grain de la pellicule 35 mm et la photographie laiteuse de Roger Pratt, la copie contraste avec l'image cristalline et lumineuse à laquelle le public des quinze dernières années a été accoutumé. Même constat pour le célèbre making of *The Hamster Factor* de Keith Fulton et Louis Pepe, futurs auteurs de *Lost in La Mancha*, dont l'effort d'immersion et d'objectivité amène Gilliam à avouer ses erreurs, ses doutes et sa fatigue morale alors que le tournage est encore loin d'être achevé. Une master class de 23 minutes enregistrée en 1996 revient justement sur le contenu du documentaire, mais aussi sur les contraintes logistiques liées à une star du gabarit de Willis. L'heureuse surprise de cette édition française tient enfin à la présence en bonus de *La Jetée* de Chris Marker, source d'inspiration principale du script de Peoples, que Gilliam avouera n'avoir pas revu avant de travailler sur *L'Armée des 12 singes* ; voilà qui explique à quel point les deux œuvres sont complémentaires. **I.A.P.**

Twelve Monkeys. 1995. USA. Réalisation Terry Gilliam.
Interprétation Bruce Willis, Brad Pitt, Madeleine Stowe...
Ressorti le 8 novembre 2023 (L'Atelier Distribution).



directeur de la BBC a annoncé qu'une émission comme le *Monty Python's Flying Circus* ne pourrait pas être commandée ou programmée aujourd'hui, car elle était faite par six hommes blancs, et que maintenant, il faut de la diversité. À l'époque, j'étais à Munich pour la promotion de *L'homme qui tua Don Quichotte* et on me demande de réagir à cette déclaration, et je réponds : « *Franchement, en tant qu'homme blanc, je n'en peux plus d'être accusé de tout ce qui ne va pas dans le monde. S'il vous plaît, à partir de maintenant, appelez-moi Loretta. Je suis une lesbienne noire en transition.* » Toute la salle a éclaté de rire, mais le lendemain, en Angleterre, je me suis fait lyncher. Et donc, la femme qui a écrit ce livre relatait cette anecdote en disant que j'avais réagi « *avec véhémence* » à l'annonce de la BBC. Je lui ai écrit pour lui demander si elle pouvait changer le terme dans la prochaine édition parce que, tout de même, je n'étais pas véhément du tout ! Elle m'a répondu très gentiment en me disant que comme nous étions six hommes blancs, nous n'étions pas en position de comprendre que des gens différents de nous puissent se sentir exclus par nos sketches, que nous n'étions pas inclusifs. Je lui ai alors expliqué qu'à chaque fois que j'allais quelque part, il y avait toujours une foule de fans des Python et qu'elle était composée de toutes sortes de gens très différents. De tous les genres, de toutes les ethnies, des gros, des maigres, des nains, que sais-je, et ils n'avaient pas besoin de se reconnaître en nous pour rigoler à nos blagues !

Vous pouvez nous parler un peu de votre prochain film, *The Carnival at the End of Days* ? Vous avez trouvé un financement ?

(rires) Non !

Vous avez envisagé qu'il puisse être produit par une plateforme telle que Netflix ou Amazon ? Celles-ci sont souvent prêtes à lâcher beaucoup d'argent pour des cinéastes qui ne réussissent pas à monter leurs projets ailleurs en leur laissant une certaine liberté artistique...

J'essaie de joindre Elon Musk sans succès, alors pourquoi pas ! J'aurais besoin de 25 ou 30 millions de dollars et pour Musk, ce n'est rien du tout.

Le souci, c'est qu'aujourd'hui, il est devenu presque impossible de faire produire un film si ce n'est pas un blockbuster à plusieurs centaines de millions de dollars ou un micro-budget. Il n'y a plus d'entre-deux. Oui, et moi ça fait presque trente ans que je suis dans l'entre-deux ! Récemment, je discutais avec mon ex-agent, qui est devenu le producteur de Robert Zemeckis, et je lui confiais mes difficultés à trouver de l'argent, et que mes trois derniers films n'avaient rien rapporté. Il m'a répondu : « *Tu sais, les cinq derniers films qu'a faits Bob Zemeckis n'ont rien rapporté non plus, mais la différence, c'est qu'il s'agissait de gros budgets. Si tu te plantes avec un gros budget, ce n'est pas grave. Par contre, si tu te plantes avec un plus petit...* » C'est très bizarre, comme système. Résultat, Zemeckis continue à faire des films et pas moi !



De quoi parle *The Carnival at the End of Days* ?

En revoyant *L'Armée des 12 singes*, j'ai un peu eu l'impression que j'allais refaire le même film, mais bon... Pour vous la faire courte, Dieu décide d'anéantir l'Humanité, de détruire son beau jardin d'Eden, à savoir la Terre. Et il n'y a qu'une seule personne qui essaie de sauver l'Humanité, ou du moins qui essaie de préserver son avenir. Et cette personne, c'est Satan, parce que s'il n'y a plus d'Humanité, il se retrouve au chômage. Il essaie alors de trouver ceux qui seront les nouveaux Adam et Eve pour les amener devant Dieu et lui dire : « *D'accord, détruis l'Humanité si tu veux, mais essayons encore une fois avec ces gamins-là.* »

Vous dites que le cinéma actuel vous ennue. Il n'y a vraiment aucun réalisateur qui trouve grâce à vos yeux ?

Pas vraiment. Cela dit, je ne vais pas voir beaucoup de films, mais en tout cas, aucun de ceux que j'ai vus récemment ne m'a marqué. Ce qui m'a vraiment plu ces derniers temps, je l'ai vu en streaming : je parle de la série *Babylon Berlin* de Tom Tykwer, surtout la première saison. C'est ce que j'ai vu de mieux depuis *Breaking Bad*. J'aime aussi beaucoup *Ozark* et *Fauda*, qui est on ne peut plus d'actualité en ce moment (la série raconte la traque d'un terroriste du Hamas par une unité d'élite israélienne - NDR). En parlant de Netflix, à mon avis, ils ont commis une erreur en offrant la possibilité à des réalisateurs renommés de faire des films de trois heures ou plus. D'abord, on a eu *The Irishman*, qui est beaucoup trop long. Ensuite, il y a

À droite :
Toujours sur
*L'Armée des
12 singes*,
derniers
préparatifs
avant une
scène de
James Cole
en scaphandre.

86 RENCONTRE TERRY GILLIAM

eu *Bardo* d'Iñárritu : les vingt-cinq, trente premières minutes sont ce que j'ai vu de mieux en termes de mise en scène depuis très longtemps, mais ce n'est pas du tout le cas de tout ce qu'il y a après, et ça dure pas loin de trois heures. Puis, au cinéma on a eu *Babylon*, qui encore une fois est beaucoup trop long. Pour moi, deux heures, c'est la durée idéale.

On a l'impression que Netflix laisse les réalisateurs tourner sans producteur pour les épauler, de sorte qu'ils n'ont plus de regard extérieur sur leur film...

Le truc, c'est que comme il s'agit de grands réalisateurs, ils n'ont pas besoin d'un producteur et de toute façon, ils ne l'écoutent pas ! La liberté de création, c'est très bien, mais ça peut être dangereux. Je suis le premier à la vouloir et à l'apprécier, mais il faut aussi qu'elle ait ses limites. En ce qui me concerne, je ne travaille pas avec des budgets aussi importants que d'autres et ça crée parfois des contraintes. Je déteste ça, mais je fais avec, c'est la règle du jeu. Et on me laisse tranquille tant que je ne dépasse pas le budget.

Vous avez l'air d'aimer les séries. Ça ne vous tenterait pas d'en faire une ?

Non. J'aime bien faire un certain type de films et passer à autre chose. Ça ne me dit rien de faire la même chose en boucle. Et puis, le rythme de tournage à la télévision est trop intense.

Avec le recul, quel regard portez-vous sur votre carrière aujourd'hui ?

Quand je me rends à un festival comme celui de Lyon où on me rend hommage, j'ai la nette impression que j'ai fait du bon boulot ! *(rires)* C'est amusant, d'ailleurs,

parce que je suis d'un naturel assez dépressif à force d'avoir accumulé des échecs, et de se retrouver face à une foule qui vous acclame, c'est à la fois étrange et réconfortant. En tout cas, je suis fier d'une chose, c'est que j'aime tous les films que j'ai faits, il n'y en a aucun dont j'ai honte à cause de compromis que j'aurais dû faire. Et puis, je vais vous dire un truc : je suis fatigué d'avoir mené toutes les batailles que j'ai eu à mener durant ma carrière. C'était amusant quand j'étais jeune, mais aujourd'hui, quand j'en vois une qui se profile, ça m'angoisse. J'ai bien peur que *L'homme qui tua Don Quichotte* m'ait vraiment achevé. J'ai fini par gagner la bataille judiciaire contre Paulo Branco, mais il a fallu six ans pour qu'il soit débouté *(le producteur réclamait des droits sur le scénario du film alors qu'il ne faisait plus partie du projet - NDR)*. L'ennui, c'est que personne n'a vu le film et ça m'a beaucoup attristé.

En revanche, *L'Imaginarium du docteur Parnassus* a plutôt bien marché.

Oui, et le film est plutôt réussi, je trouve. S'il a pu exister, c'est grâce à un véritable acte d'amour. Qu'on ait pu le finir après la mort de Heath Ledger relève du miracle, et il n'aurait pas pu être accompli sans l'aide de Johnny Depp, Colin Farrell et Jude Law *(qui ont remplacé Ledger en jouant différentes incarnations de son personnage - NDR)*. Ils ont accepté de venir parce qu'ils aimaient Heath, alors qu'après sa mort, j'ai bien cru que le film était fini, car tous les investisseurs et les assurances partaient en courant. C'est ma fille Amy, qui travaillait sur le film, qui m'a conseillé d'appeler Johnny Depp. Je lui avais présenté Heath deux ans plus tôt et ils étaient devenus très amis. Il m'a répondu *(imite sa voix de baryton)* : « *Quels que soient tes besoins,*



Ci-contre : Anton (Andrew Garfield) dans *L'Imaginarium du docteur Parnassus*.

À droite : Jennifer Tilly, mère décédée et reine rêvée dans *Tideland*.

je suis là. » Et soudain, tout l'argent qui était parti est revenu ! À partir de là, il y a des acteurs très connus qui ont essayé de se greffer au projet mais j'ai dit non, non et non. Je voulais que ce soit des proches de Heath, qu'on soit tous de la même famille. Je ne savais pas que Colin était un ami de Heath, mais il est venu me voir lors de la cérémonie qui a suivi son enterrement, puis ça a été au tour de Jude, et voilà. Bien sûr, j'aurais aimé voir ce qu'aurait donné le film si Heath avait pu aller au bout, mais je suis quand même ravi du résultat. Ils ont été parfaits.

En fin de compte, j'ai un peu l'impression que vous n'avez jamais rien fait que vous n'avez pas eu envie de faire.

Oui, si certains de mes films ne sont pas bons, c'est entièrement de ma faute ! Mais je suis crevé. Je ne sais pas ce qui est le plus fatigant : trouver de l'argent pour monter mes films, ou aller dans des festivals où on me dit que je suis le plus grand cinéaste de la planète et bla-bla-bla. Ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir pu garder le contrôle sur tous les films que j'ai faits. Pas forcément sur la distribution ou sur la promotion, mais pour le reste, ce sont exactement les films que j'avais en tête. L'air de rien, je crois qu'il n'y a pas beaucoup de réalisateurs qui peuvent en dire autant. Paul Verhoeven, peut-être. Martin Scorsese, sûrement. Steven Spielberg, bien sûr... C'est un immense réalisateur, mais je n'aime pas les histoires qu'il raconte. A.I., mon Dieu, c'est terrible... Je suis un adulte, et ce qu'il fait est trop enfantin, il y a trop de bons sentiments pour moi. Mais *Les Dents de la mer*, c'est fantastique, et j'aime beaucoup *Sugarland Express*.

Il y a un film dont on ne parle pas souvent, c'est *Tideland*...

Et pourtant, c'est un de mes préférés. Il y a un an ou deux, j'ai donné une interview à *Variety*, et à la fin, le journaliste me chuchote : « *Vous savez, votre film que j'aime le plus, c'est *Tideland* !* » Je lui ai répondu : « *Mais c'est super !* » C'est mon film le plus déroutant, la plupart des gens l'ont détesté, et ce dès la première scène où une fillette prépare un shoot d'héroïne pour son père. Ce serait impossible à faire aujourd'hui. Mais quand je vais dans les festivals, il n'est pas rare que des gens viennent me voir pour me dire à l'oreille qu'ils adorent le film, comme s'ils avaient honte de l'admettre en public. Alors que sous bien des aspects, c'est le film le plus innocent que j'ai fait.

C'est même un film assez romantique, quelque part. Mais vous êtes un romantique, non ?

Apparemment, oui ! Mais je ne sais pas si ma femme serait d'accord ! Disons que je cache mon romantisme en créant des univers pervers et dystopiques.

Mais justement, je crois que c'est là que réside la clé de votre cinéma. D'autant que dans vos films, il est toujours question de personnages en quête de quelque chose, et ce quelque chose, c'est en général l'amour ou un idéal. Mais cet aspect n'est jamais ostentatoire.

Non, ce n'est jamais sentimental. Je déteste le sentimentalisme. Si ça doit être romantique, il faut que ce soit avec difficulté, comme dans la vie. En tout cas, je crois que c'est la première fois que je suis accusé d'être romantique dans une interview, donc je vous remercie pour ça ! (rires) !



BRUCE WILLIS ET L'ART DE LA FUGUE par Adrien Mitterrand

A l'occasion de la ressortie en salles et en 4K de *L'Armée des 12 singes* de Terry Gilliam, retour sur l'émouvante prestation de Bruce Willis, qui préfigure ses futurs rôles chez M. Night Shyamalan.

« Comme le passé, le film est toujours le même, il ne change pas. Mais à chaque vision il semble différent parce qu'on est différents. » Ces mots sont prononcés dans l'obscurité d'une salle de cinéma par James Cole, un voyageur du temps revenu du futur pour enquêter sur l'origine d'un mystérieux virus. Presque trente ans après sa sortie, *L'Armée des 12 singes* semble en effet différent. Par exemple, si l'on s'en tient aux trois acteurs principaux, c'est Brad Pitt qui avait, en 1995, surtout retenu l'attention. Quelques mois seulement après *Légendes d'Automne*, son rôle de fou furieux lui offrait l'occasion de s'extirper de son statut de simple *sex symbol*. Lentilles de contact, faux tics nerveux, débit accéléré... tout était fait pour façonner un « rôle de star à contre-emploi » comme le réalisateur de *Brazil*^[1] les affectionne. C'est oublier pourtant à quel point le film tient sur les épaules de Bruce Willis qui, sous la direction de Gilliam, achève sa mue d'acteur entamée avec *Pulp Fiction*. Peut-être l'annonce dramatique et soudaine de la fin de sa carrière quelques mois plus tôt – l'acteur a été diagnostiqué de démence – joue dans cette impression. Il n'empêche que Willis excelle dans ce rôle de figure héroïque se détournant de sa mission par mélancolie.

Dans la salle de cinéma, face à la scène du séquoia de *Vertigo*, James Cole ne pense qu'à une chose : disparaître dans le passé comme il rentrerait dans un film pour ne jamais en ressortir. Mais comme le rappelle la voix off de la *Jetée* (dont *L'Armée des 12 singes* est une libre adaptation), « on ne s'évade pas du temps ». Les deux films sont autant alimentés par un espoir fou (celui d'une fuite à travers le temps pour rejoindre l'être aimé) que par le récit d'un terrible échec. Or ces deux dynamiques contraires s'incarnent ici parfois de manière bouleversante par les métamorphoses inattendues du visage fermé de Bruce Willis. Il faut voir, pour s'en convaincre, l'évolution de son expression tandis que James Cole entend à la radio une chanson oubliée de Fats Domino. Ses yeux, embués, se tournent alors vers un passé invisible n'appartenant qu'à lui, avant qu'une explosion de joie soudaine ne l'entraîne vers un éclat de rire incontrôlable.

De la même manière, Cole se met, immédiatement après une scène de course-poursuite, à sauter à pieds joints dans un ruisseau tout en proclamant son amour aux grenouilles et au ciel. Willis brille tout particulièrement dans cet art de transfigurer cette virilité qu'il incarne depuis la trilogie *Die Hard*. M. Night Shyamalan ne s'y trompera d'ailleurs pas en le dirigeant dans *Sixième sens* et surtout *Incassable* : le regard de Cole, qui se trouble pour laisser émerger un monde depuis longtemps oublié, c'est aussi celui de David Dunn s'acceptant peu à peu dans son rôle de super-héros, de peur de décevoir les attentes de son fils. C'est encore le sien quand, les yeux baissés, cet homme invincible livre le récit d'un traumatisme d'enfance à l'origine de sa peur panique de l'eau.

La prestation de Bruce Willis ne serait tout de même pas aussi éclatante sans son duo avec Madeleine Stowe, dont le personnage, la psychiatre Kathryn Raily, comprend progressivement que la fin du monde approche. Réduite à un rôle de Cassandra, elle forme avec James Cole un couple de fugitifs obsédés par l'urgence de profiter des dernières heures avant le désastre. La bascule des deux personnages, ce moment précis de transformation durant lequel ils se déguisent pour ne pas se faire repérer par la police, s'opère justement devant *Vertigo*, que James dit avoir déjà vu à la télé quand il était petit. Arborant une perruque blonde, Kathryn se métamorphose alors en héroïne hitchcockienne. C'est dans ses bras que James trouve la force d'avouer à quel point il a peur, ne connaissant que déjà trop bien la fin du film. Peut-être Gilliam ne raconte-t-il au fond rien d'autre dans *L'Armée des 12 singes* que l'impossible conjuration de la mort, cette quête perdue d'avance pour retrouver l'impression d'éternité consubstantielle à l'enfance. De la peur de sa propre mort à la crainte de la fin du monde, tout conduit James à une profonde mélancolie propre aux adultes, ces prisonniers du temps. Il cherche alors à revenir en arrière : la boucle temporelle, forme si commune dans les films de science-fiction, ne s'applique pas vraiment à *L'Armée des 12 singes*, qui privilégie plutôt celle d'un aller-retour. Ce n'est pas un hasard si ce sont les yeux de James enfant qui ouvrent et ferment le film. Entre les deux, un gros plan sur l'expression fatiguée de Bruce Willis marque le point le plus éloigné de son voyage. C'est à cet instant que James Cole décide de retourner dans le passé, non pas pour sauver le futur, mais uniquement pour s'y retrouver. S'il y parvient, ne serait-ce que ponctuellement, c'est essentiellement grâce à cet émerveillement enfantin capable d'illuminer subitement le visage de Bruce Willis, génie de l'art de la fugue.

ACTU

Pourquoi la ressortie de L'Armée des 12 Singes est-elle un évènement ?

08 novembre 2023 · Par **Robin Negre**

À l'approche de ses 30 ans, le film culte de Terry Gilliam est de retour en salles dans une version restaurée 4K.

C'est le film de voyage dans le temps dystopique par excellence ! *L'Armée des 12 singes* (1995), du Monty Python Terry Gilliam avec Bruce Willis et Brad Pitt, ressort en salles à partir de ce mercredi 8 novembre dans une version restaurée 4K, redonnant à l'oeuvre tout son éclat. Un monument du genre et du cinéma, à (re)découvrir sur grand écran. Dans *L'Armée des 12 singes*, un homme est envoyé dans le passé afin de comprendre comment une catastrophe planétaire a pu décimer 99% de l'humanité. Un étonnant jeu de paradoxe s'installe, entre folie, science et rencontres imprévisibles.

Une restauration attendue et nécessaire

Lors du dernier Festival Lumière, plusieurs films restaurés ont été projetés dans le cadre de séances exceptionnelles. C'était le cas notamment du *Nom de la Rose* (1986) de Jean-Jacques Annaud, mais également de *L'Armée des 12 singes*, en présence de son réalisateur. La restauration 4K, assurée par Arrow Films, Silver Salt Restoration et NBC Universal, permet de redécouvrir toute l'imagerie visuelle portée par Terry Gilliam dans son oeuvre.

L'Armée des 12 singes est marqué des obsessions récurrentes de son réalisateur et depuis plusieurs années une restauration se devait de restituer la vision personnelle et les partis pris esthétiques de Terry Gilliam. Que cela soit dans le choix des décors, de la lumière et de toute la direction artistique autour (notamment dans le futur), le film est instantanément mémorable visuellement, et a marqué son époque.

La ressortie en salles s'accompagne également d'une sortie Blu-ray 4K en décembre prochain, et *L'Armée des 12 singes* est prêt à conquérir un tout nouveau public dans les meilleures conditions possibles. Entre sa thématique d'actualité, et ses nombreuses qualités, dont le plaisir de revoir Bruce Willis et Brad Pitt interagir, notamment, le film reste aussi culte malgré les années et porte un regard tout aussi pertinent sur les années 1990, que les années 2030 et plus...

CRITIQUE DU FILM

Film culte des années 90, *L'Armée des 12 singes* ressort dans une version restaurée 4K que Terry Gilliam lui-même est venu présenter en avant-première française au [Festival Lumière](#). L'occasion de redécouvrir le film sur grand écran et de voir s'il a résisté au temps.

Quand on regarde *L'Armée des 12 singes* aujourd'hui, il n'est pas très difficile de retrouver sa décennie de sortie. Visuellement, le film porte bien l'empreinte de son époque, avec un héritage des années 80 (il fait énormément penser à *Brazil* pourtant de dix ans son aîné) et sa photographie assez terne plutôt répandue dans les années 90 (mais qui convient bien au climat du film). Le casting lui aussi est un must de l'époque avec Bruce Willis, alors un des leaders du box-office, Brad Pitt, qui vient de sortir *Entretien avec un vampire* et *Seven*, et Madeleine Stowe, qui s'illustrera surtout dans cette décennie avant de disparaître des écrans au début des années 2000. Un film qui restera d'ailleurs marquant dans la carrière de chacun. Bruce Willis y exprime une fragilité loin de son rôle de John McLane, Brad Pitt casse son image et décroche son premier Golden Globe et sa première nomination aux Oscar, tandis que Madeleine Stowe impose un premier rôle féminin fort, loin d'un simple faire valoir du héros.

L'Armée des 12 singes est clairement un film de studio pensé pour cartonner auprès du grand public, mais produit de manière intelligente, comme c'était souvent le cas à l'époque. Si on fait appelle à un cinéaste-auteur comme Terry Gilliam, c'est pour que celui-ci s'exprime. Ainsi, s'il est indéniable que le réalisateur a du respecter un cadre, il a réussi à négocier le *final cut* et sa patte est clairement présente, en particulier dans les séquences de l'asile ou dans la partie futuriste (au point de faire dans celle-ci un peu dans la surenchère inutile).

Sur le fond, le film étonne plutôt positivement aujourd'hui, semblant encore plus d'actualité qu'à sa sortie. En reprenant la trame d'un court métrage qui avait déjà plus de 30 ans en 1995 (*La Jetée* de Chris Marker), le film avait de bonnes chances d'avoir un propos qui résiste au temps. **S'il n'a pas la même poésie mélancolique que son aîné, *L'Armée des 12 singes* en conserve l'idée principale, celle d'une espèce humaine réduite au quasi néant qui envoie des hommes dans le passé pour tenter de se sauver.** Le film substitue le cataclysme nucléaire d'une troisième guerre mondiale de *La Jetée*, par un virus volontairement propagé par l'Homme et qui l'a fait disparaître de la surface de la Terre pour la rendre aux animaux.

À l'heure de la crise climatique, cette autodestruction résonne plus que jamais, d'autant plus que la mécanique infernale du film, avec ses voyages à travers le temps et ses multiples échecs, semble rendre inéluctable la fin de l'humanité. L'intérêt du film réside aussi dans la façon qu'il a de mettre en parallèle la dystopie du monde futuriste (thème déjà abordé par Gilliam dans *Brazil*) et le moment juste avant que le monde bascule, où personne ne voit et ne veut croire à ce point de rupture proche. **Tout comme *La Jetée*, *L'Armée des 12 singes* finit progressivement par déplacer le cœur de son intrigue, en mettant petit à petit moins en avant la sauvegarde de l'humanité pour mettre de plus en plus au premier plan la quête personnelle de son héros qui, au fur et à mesure qu'il renoue avec le souvenir de son passé, redécouvre une humanité qui lui avait été retirée.**

Au milieu du pessimisme très marqué du film, la boucle temporelle créée par le personnage principal ouvre cependant une voie de sortie vers l'espoir d'un éternel recommencement. L'ambiguïté de la scène finale, quant à elle, pouvant ouvrir à plusieurs interprétations et laissant à la discrétion de chaque spectateur de choisir ce qu'il advient finalement de l'humanité, semble vouloir mettre chacun face à ses propres responsabilités et ce qu'il souhaite en faire.



Par Super Seven

le 11/11/2023

SuperSeven : ★★★★★★

Trois ans après la période de paranoïa due au Covid, l'épidémie est encore très présente dans les esprits. Certaines oeuvres étaient à ce moment vues comme annonciatrices de ce que nous étions en trains de vivre. Parmi elles, *L'armée des douze singes* de **Terry Gilliam**, qui présente un futur proche dans lequel les humains sont obligés de vivre sous terre à cause d'un virus qui a décimé la majorité de la population à partir de 1996. C'est à cette date qu'est envoyé James Cole (**Bruce Willis**), un prisonnier, sujet d'une expérience ayant pour but d'enquêter sur l'origine du virus propagé par « l'armée des douze singes », un mystérieux groupuscule. James doit alors trouver ce groupe avant la transmission du virus, pour permettre à des spécialistes de suivre sa trace dans le futur afin d'étudier le virus et d'y trouver un remède.

Tel est le point de départ du récit, adaptation en long métrage de *La Jetée* de **Chris Marker** – bien meilleur sur le même sujet en moins d'une trentaine de minutes –, qui questionne l'aliénation sociale. La société dépeinte par Gilliam est représentée par différentes institutions (les médias, la police, les médecins), surtout les scientifiques, seules entités à exister aux deux époques. Dès le départ, coincé dans sa cellule, James fait figure d'exclu, il est coupé du monde et ne sait pas ce qui lui est réservé. Son arrivée en 1996, nu et en pleine rue, en proclamant venir du futur jusqu'à devenir violent et être arrêté, n'arrange pas son cas. C'est là qu'entre en jeu Kathryn (**Madeleine Stowe**), une psychiatre qui ne tarde pas à le diagnostiquer comme fou, et l'envoie à l'asile ; petit espace où sont réunis de nombreux malades, pour la plupart scotchés par des soignants incompetents devant la télévision qu'ils confondent avec la réalité. Usant du grand angle pour tout déformer, avec une caméra presque toujours désaxée, Gilliam nous intègre dans ce monde d'exclus, nous fait ressentir leur décalage. C'est ici que James fait la rencontre de Jeffrey (**Brad Pitt**), un patient anti-capitaliste militant et fils d'un riche industriel médical. Il partage le sentiment d'exclusion de James, sa folie étant un frein pour mener à bien ses actions militantes. C'est lorsqu'il renie ses premières idées qu'il est réhabilité, sans pour autant être moins fou – au contraire –, révélant ainsi la perversité de cette société dans son traitement des « déviants mentaux ».

Jeffrey occupe une place particulière. Il est le plus conscient de sa condition, n'hésitant pas à se définir comme fou, puis à cacher un cette folie pour sortir de sa cage. Il perçoit l'hypocrisie de la société, obsédée par le gain et le « progrès », et va jusqu'à proposer une devise pour l'humanité : « consommons ». N'étant pourtant pas un film tourné vers l'anti-consumérisme, cette tirade est toutefois souvent ce qui marque dans l'œuvre de Gilliam. L'aliénation, elle, apparaît comme un virus, capable de toucher n'importe qui. Kathryn, membre du corps médical et bien plus conformiste que Jeffrey ou James, est elle-aussi exclue en fréquentant James, méconsidérée en tant que victime par l'enquêteur qui s'occupe de son affaire de kidnapping, et reniée en tant que psychiatre quand elle commence à croire son ravisseur. La solution de *L'armée des douze singes* est finalement l'hypocrisie, le mensonge et le déguisement pour ne pas se faire rejeter totalement. Mensonge dont James use pour retourner en 1996 contre l'avis des scientifiques et déguisement qui marque la fin de son aventure.

12 L'ARMÉE DES SINGES



CRITIQUES CINÉMA

L'ARMÉE DES 12 SINGES (Critique)

PAR JM AUBERT LE NOVEMBRE 7, 2023 • (POSTER UN COMMENTAIRE)



SYNOPSIS : Nous sommes en l'an 2035. Les quelques milliers d'habitants qui restent sur notre planète sont contraints de vivre sous terre. La surface du globe est devenue inhabitable à la suite d'un virus ayant décimé 99% de la population. Les survivants mettent tous leurs espoirs dans un voyage à travers le temps pour découvrir les causes de la catastrophe et la prévenir. C'est James Cole, hanté depuis des années par une image incompréhensible, qui est désigné pour cette mission.

« Croyez en vos rêves, mais si ça ne marche pas, prenez du LSD ». A l'aune de cette sortie extravagante du trublion réalisateur **Terry Gilliam**, on serait tenté de comprendre d'autant plus le génie d'un cinéaste, ses dingeries perpétuelles, qui disent beaucoup de l'inventivité folle qui émane de *L'Armée des 12 singes*. Allégrement pince sans rire, et c'est un euphémisme, l'ancien **Monty Python** cite régulièrement à qui veut l'entendre son mantra de *Mary Poppins*, qui est selon lui la clé du succès : « Avec un peu de sucre, on fait passer les médicaments ». Cette métaphore sied parfaitement au bonhomme, qui laisse

parler sa créativité avec une férocité sans filtres. Pour *L'Armée des 12 singes*, le projet initial a germé dans l'esprit du producteur exécutif **Robert Kosberg**, un grand admirateur du court métrage expérimental *La Jetée* (1962) du réalisateur français **Chris Marker**, pourtant quasi inconnu à l'époque outre-Atlantique. Il a persuadé Universal d'en acheter les droits pour en faire un remake. Le titre *L'armée des 12 singes* est inspiré du roman de **Frank Baum**, *Le magicien d'Oz*, dans lequel le roi convainc douze singes de devenir ses soldats.

Une phrase de **Gilliam** résume à merveille l'état d'esprit qui prédomine à son film : « Cela me fascinait par avance de tourner à *Philadelphie* parce qu'il se dégage de son architecture un incroyable parfum de décadence et de pourriture. Or j'ai tout de suite ressenti *L'Armée des 12 singes* comme un film sur l'échec, la décomposition, la nostalgie ». Cette ambiance de rouille, parfois sale et glauque donne une couleur à *L'armée des 12 singes*, une vision unique et glaçante du monde selon le cinéaste et qui fait de ce long métrage un OVNI passionnant.

12 L'ARMÉE DES SINGES



C'est aussi et surtout de la pure science-fiction d'anticipation. On le disait déjà dès sa sortie, et au regard de notre actualité brûlante, cette assertion se vérifie malheureusement. Mais au rayon cinématographique, ce qui est fascinant dans ce fourmillement permanent qu'est *L'armée des 12 singes* est le foisonnement perceptible à chaque plan et arrière-plan. Ici, un autoportrait de **Rembrandt**, plus loin une banque dévastée, un grand magasin en ruines et tout le temps des attaques bien senties sur le modèle consumériste. « *Si tu n'achètes pas. Tu es un malade mental* » affirme **Jeffrey**, le personnage joué par **Brad Pitt**. Des symboles omniprésents, parfois cachés, parfois en surimpression, parfois évidents, et une œuvre au finale constamment foutraque et chaotique. *L'armée des 12 singes*, C'est la folie de l'image !! Car en une image, le cinéaste fait passer des messages complètement dingues sur l'état du monde. C'est épuisant de créativité. Face à ce long métrage, il faut avoir l'œil partout et tout le temps. C'est ici que le cinéma de **Gilliam** est passionnant, il ne prend pas le spectateur pour un idiot. Car si le pitch initial est d'un convenu absolu, sur l'homme qui voyage dans le temps pour sauver le monde, il en fait un conte dystopique, délirant et fantasmagorique, à rebours des niaiseries hollywoodiennes du genre, mais malheureusement assez prémonitoire dans l'aspect totalitaire du monde imaginé par le réalisateur. Selon **Terry Gilliam**, « *c'est une étude de la folie et des rêves, de la mort et de la renaissance, qui se déroule dans un monde qui se désagrège.* »

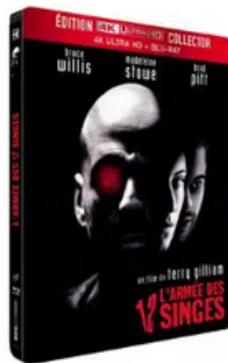
Après, ça reste le cerveau de **Terry Gilliam** !! Ce qui fait que parfois, la multiplicité des allers retours spatio-temporels de **James Cole**, armé de sa putative paranoïa nous perd par moment totalement, dans des tiroirs constants qu'il est souvent difficile à forcer !! Mais peu importe, car *L'Armée des 12 singes* est ce fantasque film d'atmosphère qui par le grain jaunâtre pisseux de son image, la folie des trouvailles sur les décors et son rythme délirant nous assigne à résidence sur notre siège !! Comme pour *Brazil*, du même réalisateur, sur les écrans une décennie auparavant la science n'est pas la conscience. **Gilliam** et son anti-héros **James Cole**, doutaient déjà légitimement en 1995 des avancées scientifiques qui à l'image de cette attaque politique en règle contre la surconsommation, est surtout un regard acerbe sur l'utilisation du progrès par l'homme qui sans forcer sa nature, ne génère rien d'autre qu'une régression permanente. Pour le casting, **Gilliam** avait demandé à ses iconiques divas **Bruce Willis** et **Brad Pitt** de réduire considérablement leurs cachets et avaient prédit qu'ils joueraient ici comme jamais ils ne l'avaient fait auparavant. Encore une prémonition juste du génie **Terry**, tant **Bruce Willis** ici est l'antithèse de ce qui a longtemps façonné sa carrière. Ici, il joue au fou, il doute et il prend super cher. Il est tout aussi magistral à ce petit jeu-là que dans son registre habituel. Il déploie ici une vraie complexité que son réalisateur avait déjà repéré dans *Piège de cristal* (1988). Une interprétation tout en intériorisation de **Willis**, qui est ici fascinante. **Brad Pitt** dans le rôle de **Jeffrey** nous régale également de sa folie totale et de son militantisme de midinette. On se marre et on aime le voir ainsi. **Madeleine Stowe** dans le rôle de la psychiatre **Railly** dans le renversement de sa peur, puis du scepticisme et enfin de la croyance en **Cole**, est de celle que l'on voudrait voir entrer dans la mairie en blanc à nos côtés !! Prolifération nucléaire, démographie galopante, pollution des sols, des mers et de l'air, viol de l'environnement, n'est-ce pas celui qui crie au loup qui est sain d'esprit? Et la devise de l'homo sapiens : « *allons faire du shopping* ». N'est-elle pas le cri du vrai fou? Tout est dit, et nous, on ajoute merci **Terry** pour ce cinéma total !!!

Accueil > Cinéma > A l'affiche > L'armée des 12 singes visible au cinéma le 8 novembre en version...

Cinéma A l'affiche Critiques Films

L'armée des 12 singes visible au cinéma le 8 novembre en version restaurée et disponible en édition collector DVD, Blu-Ray et édition 4 K le 7 novembre

Par Stanislas Claude - 6 novembre 2023



L'armée des 12 singes est un classique de **Terry Gilliam** sorti en 1995, une éternité à l'échelle du cinéma. **Bruce Willis** en voyageur du futur, **Brad Pitt** en activiste barré et **Madeleine Stowe** en psychiatre perdue parcourent ce film pas comme les autres en rendant l'intrigue toujours plus confuse et le dénouement toujours plus imprévisible. Inspiré du film conceptuel **La jetée** de **Chris Marker**, le film offre une proposition passionnante, sans vrai fil narratif, laissant le spectateur juger où se situe la réalité et la folie. Tous les spectateurs ont été marqués par le visionnage de cette proposition de science-fiction avec un regard très particulier sur notre futur et notre présent. Surtout qu'aujourd'hui, la possibilité d'un virus à l'échelle mondiale avec ses milliards de morts ne paraît plus vraiment abracadabrantesque... **Terry Gilliam** avait vu le futur, il l'avait imaginé, ne reste plus qu'à attendre la possibilité du voyage dans le temps... Les acteurs livrent des prestations uniques devant la caméra du réalisateur ex-**Monty Python**, connu pour son goût pour les univers barrés et les films hors des sentiers battus. Il est possible de revoir le film sur grand écran le 8 novembre et en édition collector DVD / Blu-Ray à partir du 7 novembre. Attention, édition limitée, il faut être rapide!

Synopsis: En 2035, la majorité de la population mondiale a été décimée par un mystérieux virus. Les survivants espèrent qu'un voyage dans le temps leur permettra de découvrir les causes de la catastrophe puis de l'empêcher. James Cole, un prisonnier condamné à perpétuité, est désigné pour cette mission : envoyé en 1996, il doit recueillir des informations sur l'« Armée des 12 Singes », suspectée d'être l'organisation à l'origine de la pandémie.

Détails:

En édition COLLECTOR, DVD, BLU-RAY et édition 4 K le 7 novembre

L'édition collector limitée à 1000 exemplaires est uniquement disponible sur <https://latelierimages.fr/>

Distributeur: L'atelier distribution - <https://latelierdistribution.fr/>

12 L'ARMÉE DES SINGES



Réalisé par l'éminent **Terry Gilliam** en 1995, *L'Armée des 12 singes* demeure une œuvre vénérée qui sonde les profondeurs de la folie, de la manipulation et du destin, tout en nous immergeant dans un univers cauchemardesque d'une complexité inouïe. Tirant son inspiration du court métrage français de **Chris Marker**, *La Jetée*, il nous convie à un voyage temporel oscillant entre un futur post-apocalyptique et un passé proche, en compagnie du protagoniste, James Cole, incarné magistralement par le talentueux **Bruce Willis**.

L'Armée des 12 singes s'ouvre sur un avenir désolé, où une pandémie meurtrière a dévasté la population. La société se terre dans les entrailles de la terre, évoluant dans une ambiance sombre et oppressante. Le cinéaste nous offre une vision dystopique d'une beauté saisissante, imprégnée d'une esthétique steampunk qui embrasse les codes propres au réalisateur. Les décors industriels, les machines énigmatiques et les costumes anachroniques nous transportent dans un monde à la fois inquiétant et captivant. En ce milieu apocalyptique, James Cole est choisi pour accomplir un voyage temporel visant à récolter des informations sur l'origine du fléau. Cette descente aux enfers temporelle se caractérise par des séquences hallucinatoires et des rencontres perturbantes avec des individus excentriques. Gilliam manie habilement des éléments visuels pour refléter la confusion du protagoniste face à l'entremêlement du passé, du présent et du futur. Les variations de rythme, les distorsions visuelles et les montages audacieux amplifient le sentiment d'aliénation et d'instabilité qui prédomine dans le récit.

Au centre réside une interrogation fondamentale sur la frontière entre réalité et démente. James Cole, perçu comme dément par la société qui l'entoure, s'efforce de discerner le réel du chimérique dans un univers où les repères temporels se brouillent. Porté par la performance émouvante de Willis, le personnage de Cole oscille entre lucidité et délire, entre une clarté temporaire et des accès de paranoïa. La rencontre avec Jeffrey Goines, interprété avec brio par **Brad Pitt** dans un rôle effréné et chaotique, marque un tournant crucial dans l'intrigue. Goines, interné lui-même dans un hôpital psychiatrique, sème le doute quant à la réalité du virus et des Douze Singes. L'apport de **Madeleine Stowe** en la personne du Dr. Kathryn Raily, psychiatre compatissante et chercheuse de vérité, ajoute une dimension psychologique complexe à l'ensemble. Elle incarne la ligne de rationalité dans un monde où toute certitude semble se dissoudre dans la folie.

Plongeant au cœur du complot associé aux Douze Singes, l'auteur met en lumière la puissance oppressive des institutions et leur aptitude à manipuler l'opinion publique. S'inspirant des écrits d'Orwell, notamment *1984*, le réalisateur propose une critique acerbe d'une société sous contrôle, où la surveillance permanente et la réinvention de la réalité servent d'instruments de domination. Gilliam fait écho à cette thématique en dépeignant une société où chaque individu fait l'objet d'une surveillance constante, que ce soit par les autorités ou par ses semblables. Les affiches omniprésentes et les murs couverts de slogans rappellent l'endoctrinement permanent auquel sont soumis les citoyens. L'utilisation récurrente de la technologie, inhérente à l'univers du réalisateur, renforce cette atmosphère oppressante. Les machines, les capteurs et les écrans reflètent une société soumise à la domination de forces supérieures.

L'Armée des 12 singes joue brillamment avec la perception linéaire du temps et nous convie à une réflexion philosophique sur la temporalité et le rôle que joue le passé dans la construction du présent et de l'avenir. Le voyage dans le temps, malgré sa nature perturbante et chaotique, fait écho à la fascination innée de l'humanité pour cette notion, ainsi qu'à notre quête perpétuelle de comprendre et de maîtriser le cours du destin. Le réalisateur exploite avec ruse la construction narrative non linéaire pour intensifier le sentiment d'incertitude et d'inéluctabilité des événements. Les sauts temporels s'embroient pour former une boucle temporelle où les actions passées influencent le présent, insufflant une impression de fatalité et de destin incontournable. Cela confère au récit une dimension énigmatique, chaque incursion dans le passé apportant de nouveaux indices pour dénouer l'intrigue complexe. *L'Armée des 12 singes* se démarque par le souci du détail apporté à ses images et à son esthétique globale. Gilliam fait preuve d'une mise en scène magistrale, créant des compositions visuelles oniriques qui laissent une empreinte indélébile dans notre mémoire. Les décors désolés, les costumes excentriques et les effets spéciaux soigneusement orchestrés offrent une expérience à la fois surréaliste et envoûtante. Il jongle aussi avec habileté entre des séquences sombres et oppressantes et des moments de clarté et de lumière. Les couleurs éclatantes tranchent avec les tonalités sombres et monochromes de la surface dystopique. La gestion de la lumière et des ombres renforce l'atmosphère intemporelle et inquiétante qui imprègne l'ensemble du film.

Le long-métrage aborde également, bien que subrepticement, des thématiques socio-politiques et écologiques. Il évoque la responsabilité humaine dans la destruction de l'environnement et met en exergue les luttes des mouvements écologistes. Les Douze Singes, en tant qu'organisation écologiste extrémiste, symbolisent à la fois l'espoir de préserver la nature et la possibilité d'un extrémisme aveugle. L'écriture souligne ainsi l'urgence d'une réflexion sur notre relation avec l'environnement et notre responsabilité collective envers la planète. Il invite le spectateur à remettre en question son mode de vie et à prendre conscience des conséquences de ses actes sur sa propre existence. Enfin, il convient de souligner l'héritage cinématographique de *L'Armée des 12 singes* et son impact sur la culture populaire. Terry Gilliam offre ici une œuvre novatrice et audacieuse, repoussant les limites du genre et suscitant la réflexion. Le film a également donné naissance à une série télévisée respectée, témoignant de la pertinence et de la puissance intemporelle de son récit. Il demeure un pilier incontournable de la science-fiction, rappelant constamment l'importance du cinéma comme vecteur d'exploration des recoins les plus obscurs de notre conscience.

C'est à découvrir au cinéma en version restaurée ou dans la sublime édition blu-ray par L'Atelier d'images.